

# COMME UN ARBRE BLESSÉ...

RENÉ BUSSIÈRES  
ET SUZANNE LANGEVIN  
Centre de jour – Maison Michel-Sarrazin – Québec

RÉJEAN CARRIER. M.S.S. T.S.  
Maison Michel-Sarrazin – Québec  
Courriel : rcarrier@michel-sarrazin.ca

---

***D**ans le cadre d'une activité de formation, René Bussièrés (RB) et son épouse Suzanne Langevin (SL), fréquentant le Centre de jour de la Maison Michel-Sarrazin, ont accepté de donner un témoignage sur « Comment on vit quand on sait qu'on va mourir ». Nous les remercions d'avoir accepté d'en publier le contenu dans les Cahiers. Nous remercions également M. Réjean Carrier (RC), travailleur social à la Maison Michel-Sarrazin, d'avoir conduit l'entrevue.*

**RC** – C'est avec plaisir que je vous présente M. René Bussièrés et son épouse Suzanne. Ils ont spontanément accepté, avec beaucoup de générosité, de témoigner.

Merci beaucoup d'avoir répondu à notre demande. Vous pouvez nous apporter beaucoup pour notre futur comme soignants et comme accompagnants.

Dans un premier temps, René, j'aimerais que vous nous parliez de votre maladie. À quel moment est-elle arrivée? Comment est-ce arrivé? Quelle sorte de maladie? Qu'est-ce que vous avez reçu comme diagnostic?

**RB** – Il y a quatre ans, à un moment donné, j'ai eu une bosse dans le cou. Ça m'a un petit peu

dérangé. Je suis allé voir le médecin au CLSC de notre coin. Le médecin m'a dit :

« J'aimerais ça que tu voies ton médecin de famille pour regarder ça de plus près ».

Celui-ci m'a envoyé à l'hôpital passer des examens. Ils m'ont fait une biopsie, puis, quinze jours après, quand je suis allé rencontrer le médecin, il m'a dit : « J'ai une bien mauvaise nouvelle. La biopsie montre que c'est cancéreux. »

Là, j'ai reçu comme un coup de masse. Ça n'aurait pas été pire que ça. Une chance que Suzanne était là, car je ne comprenais plus ce qu'ils disaient. Ils me donnaient des rendez-vous. Je n'étais pas capable d'écouter. On a quand-même pris des rendez-vous.

Quand je suis monté dans l'auto avec Suzanne, j'ai dit : « Je vais mourir. » Puis j'ai dit : « On s'en va chez nous. » Notre maison est à l'extérieur de Québec. Suzanne ne voulait pas conduire. Elle disait : « Moi non plus, je ne suis pas capable de conduire. » On est donc allé chez notre fille qui ne demeurait pas loin de l'hôpital. J'ai vécu alors un moment bien, bien spécial. Tous mes enfants sont venus tout de suite là où on était.

J'ai compris que j'aurais du soutien, beaucoup de soutien. Puis, ce soir là, on est quand-même allé à

la maison. Toute la nuit, je n'étais même plus capable de penser. Le lendemain, je me suis réveillé et j'ai pensé: « *Woh!* Tu n'es pas mort encore. Va-t'en avec ça. On verra. »

Après ça, j'ai eu une série d'examens qui ont commencé. Puis, on m'a dit que j'avais un cancer et que j'en avais à peu près pour six mois. C'est sûr que, là aussi, ça a été... Depuis ce temps là, vous voyez, ça fait quatre ans.

Mais je passe les quatre plus belles années de ma vie, parce que je vis des choses extraordinaires. J'ai été choyé par la vie. Ces quatre années, je le suis encore plus, parce que j'ai beaucoup de gens qui sont avec moi, qui me soutiennent, puis, en plus, des gens que je ne connaissais pas qui m'aident à m'exprimer.

Moi, je pense que des personnes comme moi, qu'on sait rendues là où on est rendu, nous avons besoin que de gens nous aident à exprimer ce qu'on a à l'intérieur. Comme aujourd'hui, je peux, avec vous autres, dire ce que je pense.

**RC** – Si vous aviez à mettre une image, sur ce que vous vivez, quelle serait-elle aujourd'hui?

**RB** – Si je regarde ma vie, puis ce qui s'en vient... Il y a un arbre ici, en arrière. Pour moi, il a été un symbole. J'ai regardé cet arbre-là et j'ai vu qu'il était bien malade, parce qu'il a une blessure au bas. Puis je me suis levé la tête et j'ai vu qu'il était plein de feuilles.

Je me suis identifié à cet arbre. En regardant à l'entour, j'ai aussi vu qu'il y avait d'autres arbres pareils. Je me suis dit: « Cet arbre, il a donné toute cette vie là. » Moi, j'ai quatre enfants, six petits-enfants, et j'ai trois arrière petits-enfants. L'image que j'ai de ma vie, c'est ça. C'est ce que je laisse. Je laisse ça en arrière de moi. Ça donne un sens à ma mort aussi.

**RC** – L'arbre est blessé, mais il est encore en feuilles.

**RB** – Oui, il est encore en vie.

**RC** – Vous, Suzanne, comment avez-vous réagi à tout ça?

**SB** – René et moi, depuis qu'on est mariés, s'il y en a un qui est écrasé, l'autre reste debout.

Au moment du coup de masse, ma réaction à moi, ça a été de le brasser. « Il vient de te dire quelque chose. Il t'a dit que tu avais le cancer, mais il ne t'a pas dit que tu mourrais. » Avant, le mot « cancer », c'était « mort ». Je disais; « Ce n'est pas encore la mort. On a toujours été ensemble dans toutes les batailles. Si tu veux te battre, je vais y aller avec toi. Je vais te suivre. »

**RC** – Vous avez choisi de l'accompagner.

**SL** – Oui, comme toujours. Si ça avait été moi, je sais qu'il aurait été là, à côté de moi, pour me suivre. C'est entendu que je ne peux pas vous exprimer ce que le cancer fait, je ne l'ai pas. Je l'ai peut-être, mais personne ne me l'a dit. Je ne peux pas vivre exactement tout ce que lui a. Tout ce que je peux faire, à côté de lui, c'est de l'écouter. Quand il a besoin de s'exprimer, j'essaie de le faire aller plus loin dans ses émotions, dans ses peurs, dans ses angoisses.

**RB** – Vous l'accompagnez.

**SL** – Oui.

**RC** – Vous arrive-t-il que lui vous accompagne?

**SL** – Oui, peut-être pas au départ, parce qu'au départ de la maladie, pour moi, c'était de tout lui donner ce que je pouvais lui donner. S'il partait, je ne voulais pas avoir à me dire:

« J'aurais dû faire ça. » Je voulais tout prendre pour avoir tout quand il partirait.

À la longue, il a cheminé dans sa maladie. Moi aussi, j'ai cheminé. J'ai appris qu'il faut que je reste une personne, que je fasse attention à moi. Si je ne suis pas bien, moi, je ne puis pas lui donner de la qualité. J'ai appris ça.

S'il y a une journée où je ne suis pas contente, ce n'est pas parce qu'il est malade qu'il ne le saura pas (rires). Pour lui, c'est pareil.

Au départ, on se protégeait peut-être. On se disait qu'on s'aimait. Mais, s'il me tombe sur les nerfs,

je lui dis, même s'il est malade. Je pense que c'est ça : être vrais, être vrais ensemble.

**RC** – Tantôt, René, vous disiez : « L'arbre est blessé, mais il est encore plein de feuilles. » Ça vous permet de le dire à Suzanne, quand ça ne va pas. Il n'est pas juste malade. Il est tout lui-même.

La maladie, a-t-elle amené à vivre des pertes ?

**RB** – Oui, on fait beaucoup de deuils.

**RC** – Comme ?

**RB** – Ma maison, je l'avais construite moi-même. J'avais pris quelques années à le faire. J'ai même fait les murs en ciment au petit *mixer*. Je ne sais pas si vous savez ce que c'est. J'ai tout fait.

Puis, j'ai fait un deuil de ma maison. Ça fait un an que je n'y vais plus. La dernière fois que j'y suis allé, je vivais beaucoup, beaucoup d'angoisse, de la nostalgie, beaucoup.

Là, j'ai décidé d'y retourner en fin de semaine prochaine.

**RC** – Qu'est-ce qui fait que vous n'êtes pas capable, qu'est-ce qui fait que vous avez de l'angoisse ?

**RB** – On a tellement de souvenirs. C'est une maison sur le bord d'un lac. J'ai vraiment une belle place. Puis tous les souvenirs que j'ai avec elle, avec mes enfants, puisque mes enfants m'ont aidé à la construire. Il y a une vie là. Quand j'y vais, j'y touche tellement que ça me rend triste.

**RC** – C'est plus facile de ne pas y aller à ce moment-là.

**RB** – Me sauver un petit peu de ça.

**RC** – Vous n'avez pas pensé à la vendre votre maison ?

**RB** – Non, non, non. C'est pour elle et les enfants.

**RC** – En fin de semaine, vous voulez y aller. Qu'est-ce qui fait que vous irez ?

**RB** – Depuis quatre ans, j'ai apprivoisé la mort. Maintenant, c'est autre chose. Il faut que je surmonte ça pour aller chercher tous les beaux souvenirs que

j'ai là, les prendre, ne pas les rejeter. C'est ça que je veux essayer de faire.

**RC** – Une façon de faire face encore plus.

**RB** – Oui.

**RC** – Quels sont les autres deuils que vous avez eu à vivre ?

**RB** – Mon Dieu, comment je pourrais dire ça ? Celui de ne plus être capable. Moi, je suis un homme manuel. Il y a beaucoup, beaucoup de choses que je pouvais faire de mes mains. Aujourd'hui, je ne suis plus capable. J'ai essayé de réparer la tondeuse. Je me suis massacré une main. Je n'ai pas assez de force. J'ai décidé de laisser ça à mon fils, pour que lui-même le fasse.

**RC** – Ça ne doit pas être facile.

**RB** – Non, ce n'est pas facile. Par deux fois, j'ai voulu aider. Je suis allé pelleter en hiver. Deux fois, j'ai fait des pneumonies. Je me suis ramassé à l'hôpital. Là, je me suis décidé. Non, je ne puis plus faire ça.

**RC** – Si vous ne vivez plus dans votre maison, où vivez-vous maintenant ?

**RB** – Chez mon fils. Mon fils a un grand appartement. On vit avec lui. Il est célibataire. C'est une grande maison. Lui, il a son intimité, puis, nous autres, on a notre intimité. Je me sens plus en sécurité, parce que je suis plus près des services. Puis, en restant ici, à Québec, je peux profiter du Centre de jour, tous les lundis. Je peux profiter de mes enfants, de mes frères, de mes sœurs, parce qu'au fond, je suis un profiteur (rires), vraiment un profiteur, mais, c'est de la vie que je profite.

**RC** – La question qui me vient est : Comment on vit quand on sait qu'on a une maladie ? Tantôt, vous disiez : « Je veux apprivoiser la mort. J'apprivoise la mort. » Comment on fait ?

**RB** – C'est un peu comme si je marchais au bord d'un précipice. Je sais que j'arriverai à la fin, mais je ne peux pas virer de bord. Chaque jour, je me lève avec ça. J'avance un peu. Des fois, je glisse un peu. Il y a trois semaines, j'ai glissé un peu. J'ai réussi à me raccrocher et à repartir.

**RC** – Glisser un peu ?

**RB** – Ça veut dire que je ne *feelais* pas et j'étais à peu près certain que c'était le début de la fin.

**RC** – Vous ne *feeliez* pas physiquement. Mais le moral était comment ?

**RB** – Le moral, il commençait... J'étais couché, puis je me suis mis à penser à tout ça. Je me suis dit : « Non, ce n'est pas vrai, tu n'es pas fini. Tu es capable de t'accrocher encore. » Je me suis levé. J'ai tout exprimé à Suzanne. On a parlé jusqu'à trois heures et demie du matin de ce que je pouvais vivre. À partir de là, je me suis donné un bon coup de pied à la bonne place.

Ça a marché, parce que, après ça, j'ai bien *feelé*, de plus en plus. Mais là, je ne sais pas quand est-ce que...

**RC** – Vous pouvez continuer à marcher sur le bord du précipice. Vous, Suzanne, marchez-vous avec lui sur le bord du précipice ?

**SL** – Je peux l'accompagner, mais, moi, je ne tomberai pas. Je ne pourrai pas le retenir. Je ne le retiendrai jamais. Tout dépend de comment vous voyez la mort. On chemine. Pour moi, René, il ne sera pas là physiquement, c'est sûr. Mais, en dedans, il va toujours me suivre, il va toujours être avec moi. Quand il va fermer les yeux de la vie ici, je sais qu'il va vivre ailleurs. Il va être avec moi.

**RC** – Il va vivre où ?

**SL** – Il y en a qui vont dire l'univers. D'autres vont dire le ciel. Moi, j'ai perdu mes parents étant très jeune. Je les ai toujours sentis tout au long de ma vie. Il faut croire, il faut croire en quelque chose, en Dieu d'autres vont dire.

Nous autres, c'est toujours l'humain, c'est l'humain qui est important pour nous.

**RC** – Comme une valeur qui vous tient.

**SL** – Oui.

**RC** – Il sera toujours présent.

Vous, René, allez-vous toujours être présent ?

**RB** – Oui, je ne la lâcherai pas (rires).

**RC** – Vous croyez que vous allez pouvoir être avec elle.

**RB** – Ça fait 50 ans qu'on se connaît tous les deux, qu'on est ensemble. Quand j'imagine la mort, ce qui me rend le plus triste, c'est de me séparer d'elle physiquement. Ça revient souvent. Me séparer de mes enfants et de mes petits-enfants, c'est l'affaire la plus triste que je vis. Mais je ne les lâcherai pas pareil. Je ne sais pas où je vais être. C'est sûr qu'après avoir déboulé un précipice comme ça... Mais je vais être là.

**RC** – Avec Suzanne, avec tout votre monde.

**RB** – Oui, avec tous ceux que j'aime.

**RC** – Ceux que vous aimez, vos enfants, vos petits-enfants. Est-ce qu'ils vous accompagnent ?

**RB** – Oui.

**RC** – Ils sont proches de vous. Vous en parlez ?

**RC** – On parle beaucoup de ce qui s'en vient, Tout est préparé. J'ai même rempli les formulaires. Elle aura juste à marquer la date. Vraiment, je suis prêt.

Je ne sais pas c'est quoi la mort. Je ne sais pas comment je vais finir, mais, au cours de ma vie, tout ce dans quoi je me suis embarqué, je ne savais pas comment ça pourrait être. Même à la veille de me marier, j'étais inquiet (rires). Je me demandais comment c'était pour aller après. Aujourd'hui, on approche de 50 ans de mariage.

**SL** – Après, il s'est aperçu qu'il avait une perle! (rires)

**RC** – Vous vous faites confiance.

**RB** – Oui. J'ai vu ma sœur mourir au mois de décembre. Elle a dit, avant de partir : « Savez-vous pourquoi je pars avant lui ? » Elle a dit : « C'est parce que il va m'aider, puis, moi, je vais l'aider. » C'est quelque chose ça ! J'y crois. Elle est là et elle m'aide. Elle m'aide par ses souvenirs.

**RC** – Quand elle dit que vous l'aidiez, que vous étiez là pour l'aider, qu'est-ce que vous lui apportiez ?

**RB** – Je pense qu'elle avait confiance, parce que je vivais la même chose qu'elle. J'ai pu parler avec elle,

l'amener à exprimer ce qu'elle vivait. Une fois, je suis arrivé et elle ne souriait pas. On voyait que ça n'allait pas. Je lui posais des questions. À un moment donné, j'ai dit : «Tu te sens triste?» Elle m'a fait signe que oui. C'est vraiment ce qu'elle ressentait, mais elle n'arrivait pas à l'exprimer. Je l'ai aidée à l'exprimer. J'étais donc content d'avoir réussi à lui faire exprimer ce qu'elle vivait ! Je pense qu'on a besoin, quand on vit ça, d'avoir du monde qui nous aide à exprimer ce qu'on vit. On n'est peut-être pas toujours prêt, à tous les jours, parce qu'on est humain... Avec toi, Réjean, ça a bien tombé. C'est arrivé la journée où j'avais vu l'arbre. Tu m'as posé des questions. J'ai vécu deux fois plus d'émotions de pouvoir l'exprimer. Ça, ça fait du bien. Ça renforce.

**RC** – Pourquoi ?

**RB** – Parce que ça m'aide à sortir ça, puis, ça peut aussi aider les gens.

**RC** – Que diriez-vous si je vous demandais quels sont les plus grands besoins qu'on ressent lorsqu'on a une maladie comme la vôtre et qu'on sait qu'on va mourir de cette maladie-là ?

**RB** – C'est d'avoir la chance de parler avec d'autres gens, pas de la maladie, mais de ce qu'on vit, de ce qui se passe en-dedans et de se sentir soutenu. Il n'y a pas de plus belle soirée que je passe que quand je peux parler avec Suzanne ou avec mes enfants ou avec mes amis de ce que je vis, et qu'eux peuvent exprimer ce qu'ils vivent par rapport à moi.

**RC** – Les gens vous écoutent ?

**RB** – Ah si ! Ils m'écoutent.

**RC** – Ils ne vous fuient pas ?

**RB** – Non, pas tous les gens.

Des amis à moi ne sont jamais venus me voir depuis que je suis malade.

Il y en a un en particulier que je n'avais pas vu depuis vingt ans. Il vient me voir régulièrement. L'autre semaine, il m'a dit : «J'ai perdu de belles années. Je ne peux pas revenir en arrière, mais j'ai perdu de belles années.» Lui, il m'écoute. Avec lui, je peux exprimer des choses. On ne parle pas de la

maladie. On parle de ce que je vis. Suzanne, avec son épouse, peut parler de ce qu'elle vit. Je pense que c'est ce dont on a besoin.

**RC** – C'est le plus grand besoin ?

**RB** – C'est le plus grand besoin définitivement.

**RC** – Pour vous, Suzanne ?

**SL** – Depuis que j'accompagne René au Centre de jour, je viens tellement chercher à travers tout le monde. Ici, ils vont s'occuper de la personne invitée, mais ils vont aussi faire attention à l'accompagnatrice. Les premières années de la maladie de René, les gens appelaient :

«Comment va René ? Il a passé une bonne nuit ?» Mais jamais : «Toi, comment vas-tu ? Toi, es-tu fatiguée ?» C'est comme si tu n'étais pas là. Rien que dire : «Puis, toi, comment ça va ?» Moi aussi, je suis quelqu'un.

Pas des phrases toutes faites. Pas rien que le fait de parler. C'est de donner une petite claque sur les épaules. «Tu es là, puis on te comprend, puis on accepte ce que tu vis. On te comprend.»

En oncologie, à l'Hôpital Laval, on est chanceux, Réjean, c'est du monde..., c'est des anges!!!

**RC** – Être reconnue diriez-vous que c'est ça qui vous a aidée le plus dans tout le processus de la maladie ?

**SL** – Je pense que oui. Je prie aussi. Mais être accompagnée m'aide beaucoup. Ici, au Centre de jour, René va comprendre plus les gens qui vivent sa maladie. Moi, je vais aller plutôt vers ceux qui accompagnent. On va se comprendre dans ce qu'on a à vivre. Parce que ce n'est pas toujours évident. Est-ce que c'est ça ? Est-ce que ce n'est pas ça ? Tu accompagnes ton homme. Tu sais qu'un jour, il va falloir arriver à l'inévitable. Tu as un cheminement à faire, toi aussi, à travers tout ça.

**RC** – Vous avez dit : «Je prie aussi.» Ça vous aide ?

**SL** – Ma façon de prier, c'est toute ma *gang* qui est de l'autre bord.

**RC** – Des gens que vous avez aimés ?

**SL** – Tout le monde chez nous, mes frères, mes sœurs. La dernière que j'ai suivie, ma sœur, on l'a gardée à la maison. Je l'ai soignée pendant trois semaines. Un jour, elle m'a pris les mains. Elle m'a fait tellement un beau sourire. Elle m'a dit : « Écoute bien, quand tu vas penser à moi, tu vas m'imaginer heureuse parce que je vais l'être, vivante, pas de la même façon que toi, mais je vais vivre heureuse. »

Elle m'a beaucoup aidée à cheminer face à la mort, à comprendre le sens de la vie et de la mort. Elle avait fait un bon bout de chemin.

René part physiquement. Quelqu'un qui aime et qui a été aimé, il ne meurt jamais, parce que tu es toujours dans l'esprit.

**RC** – René disait qu'il y a la séparation physique. Elle est dure, mais la vie se continue.

**SL** – Oui.

**RC** – Vous, René, qu'est-ce qui vous a aidé le plus ou qu'est-ce qui vous aide le plus ?

**RB** – Ce sont les gens proches de moi qui me laissent m'exprimer.

**RC** – Être reconnu dans ce que vous vivez, le partager ?

**RB** – C'est ça, oui.

**RC** – Suzanne, vous avez dit que vous avez accompagné votre sœur à la maison.

**SL** – Oui, chez elle.

**RC** – Jusqu'à la fin ?

**SL** – Elle a vécu les quatre derniers jours ici, à la Maison Michel-Sarrazin.

**RB** – Moi, dans le passé, j'ai eu bien de la misère à rencontrer des malades. Mon beau-frère, à 58 ans, a eu un cancer. Il était plus qu'un beau-frère, c'était un grand ami. Je ne suis pas allé le voir, parce que j'avais peur. Je ne savais pas quoi lui dire.

Mon Dieu, si c'était aujourd'hui ! Comme je pourrais lui apporter ! Je n'ai pas beaucoup de regrets dans ma vie. Ça, c'en est un. Ne pas avoir surmonté

cette peur-là et ne pas être allé le rencontrer pour parler avec lui. Ça, c'est un regret.

**RC** – Vous ne vous sentiez pas capable ?

**RB** – Non.

**RC** – Comment vous expliquez ça ?

**RC** – Je ne sais pas. Je ne voulais pas le voir malade. Je ne sais pas si j'aurais pensé que moi-même ... C'était la peur de mourir, la peur de la maladie qui fait que je n'étais pas capable de le faire.

**RC** – Vous n'étiez pas malade à ce moment-là.

**RB** – Non, j'étais en pleine forme. Mais je n'étais pas capable. Ça, c'est un regret. Il était vraiment un grand ami.

**RC** – Vous êtes-vous pardonné ça ?

**RB** – Oui, mais ça ne fait pas longtemps. Comme je suis humain, j'ai passé à côté.

**RC** – Vous dites : « J'avais peut-être peur de ma propre mort. » Quand on parle de votre mort aujourd'hui, y a-t-il des peurs ?

**RB** – La peur de la souffrance seulement.

**RC** – La peur de souffrir.

**RB** – Physiquement. La mort, comme je vous ai dit tantôt, pour moi, je ne sais pas c'est quoi. Les choses dans lesquelles je suis embarqué dans ma vie, je ne savais pas non plus ce que c'était. Mais j'ai eu une belle vie. J'espère que la mort, ça va être ça aussi.

**RC** – Vous êtes confiant. On revient à la confiance. La peur de souffrir physiquement, vous surmontez ça comment ?

**RB** – Je me fais dire souvent qu'aujourd'hui on contrôle pas mal bien la douleur. À date, je ne souffre pas physiquement. Je me compte encore chanceux. Si ça vient, j'ai bien espoir et j'ai confiance qu'on va contrôler ma douleur.

**RC** – Vous faites confiance, là aussi.

**RB** – Oui.

**RC** – Vous, Suzanne, y a-t-il des peurs ?

**SL** – Pour te dire, Réjean, je pense que, pour le moment, je ne ressens pas de peurs. Peut-être qu'il va

y en avoir. La seule chose, moi, en tout cas, que je désire, si Dieu le veut, j'aimerais le garder à la maison le plus longtemps possible. Je trouve qu'on a de quoi de beau à vivre à travers tout ça. À la fin, comment je vais être? Je ne sais pas. Comment je vais me contenir, comment je vais être? Je ne sais pas.

**RC** – Ça ne vous hante pas trop?

**SL** – Non, peut-être parce qu'on l'exprime. On ne le garde pas.

**RB** – On a la chance de pouvoir beaucoup parler. Quand on veille jusqu'à 3 heures et demie, 4 heures, c'est parce que ça *brasse*. C'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

**SL** – On dit tout le temps que tu vis et que tu meurs comme tu as vécu. René a toujours été un homme optimiste. Il n'a jamais été un homme qui a baissé la tête. Il n'a pas la tête entre les deux jambes. Ça fait qu'il ne l'a pas plus, là.

Quand j'en vois d'autres, je me dis: « Mon Dieu, est-ce que j'aurais pu autant suivre s'il avait été un bourru ou bien triste sur tout? » Je ne sais pas si, à la longue, ça use. Ce doit être épouvantable. Tandis que René, il est plutôt reconnaissant. Il est ce qu'il a toujours été.

**RB** – *Chialeux* un peu (rires).

**SL** – Oui, ça, ça fait 49 ans (rires). Ça ne fait rien.

**RC** – Vous arrive-t-il parfois, René, de vous dire que vous avez hâte que ça finisse tout ça?

**RB** – Non, pas pour le moment. Non.

**SL** – C'est peut-être arrivé une fois durant le traitement.

**RC** – Durant un traitement?

**RB** – Ça faisait quatre mois que je ne mangeais pas. C'était douloureux. Il fallait que ça finisse. Mais la minute que ça s'est replacé... Quand la douleur était là, le souhait était là.

**RC** – Pour vous, Suzanne?

**SL** – Que ça finisse?

**RC** – Est-ce qu'il vous arrive de vous dire ça, de souhaiter que ça finisse?

**SL** – Non. Non, je ne veux pas qu'il parte. Que ça finisse, dans le sens que quand il était bien malade et que je le voyais souffrir... Quand toute la nuit, j'entendais *Ayoye!* René est un homme qui est dur à son corps. Quand il disait *Ayoye!*, je me disais: « Ça doit donc faire mal! » Moi, ça fait longtemps que j'aurais fait *Ayoye*. Il y a de périodes où je disais: « Est-ce que le mal va finir? »

**RC** – La souffrance?

**SL** – La souffrance.

**RC** – Mais pas la vie.

**SL** – Non, non, c'est de le voir souffrir, de voir qu'il n'est plus capable de manger. Je me disais: « Il faut que ça finisse. Est-ce que je vais être capable d'endurer ça encore un an? » Je suis humaine, je ne suis pas encore Mère Theresa. Mais il est bien aujourd'hui par rapport à ce qu'il a passé.

**RC** – Vous avez dit que vous vouliez que René demeure à la maison le plus longtemps possible. Jusqu'à mourir à la maison?

**SL** – Ça ne me ferait pas peur.

**RC** – Non?

**SL** – Si c'est possible, ça ne me ferait pas peur. Mais il faudrait que je sois accompagnée. Je ne peux pas tout prendre sur mes épaules. Je sais que les enfants et les petits-enfants me donneraient un coup de main. Tout dépendrait de l'aide que je pourrais avoir.

**RB** – Moi, c'est sûr que j'aimerais mourir à la maison. Mais je ne veux vraiment pas devenir un fardeau pour elle. C'est une affaire que je ne veux vraiment pas. Non. Je pense qu'à l'âge que Suzanne a, puis généreuse comme ça ne se peut pas, ce serait beaucoup, beaucoup demander. J'imagine comment on vient dans les derniers temps, j'imagine tout ça. Non, j'ai de la misère un petit peu.

**RC** – Comment on s’en aperçoit qu’on devient un fardeau ?

**RB** – Quand on n’est plus capable de marcher. Quand on n’est plus capable de prendre soin de nous autres-mêmes, quand on n’est plus capable de rien faire, excepté de rester couché. Je pense que ce serait trop.

**RC** – C’est là que vous auriez l’impression de devenir un fardeau.

**RB** – Oui.

**RC** – Vous, Suzanne, vous dites quoi de ça ?

**SL** – Des fois, je lui dis : « Peut-être que tu ne te rendras pas là. Tu n’es pas obligé, parce que tu as le cancer, de ne plus être capable de rien faire. Si tu as plus de misère à marcher, il existe des chaises roulantes pour ça. »

**RB** – Ce sera une décision à prendre.

**RC** – Mais, si Suzanne prenait la décision qu’il faut partir ?

**RB** – J’accepterais, oui.

**RC** – Vous accepteriez ?

**RB** – Oui.

**RC** – Vous lui faites confiance.

**RB** – On s’est beaucoup parlé de cela tous les deux, pour en venir justement à une entente. Lorsque je ne serai plus capable de prendre soin de moi-même, d’aller à la toilette, de me laver moi-même, lorsqu’ils seront obligés de me lever, ce sera préférable que j’aie dans une maison où on prendra soin de moi, parce que je sais que Suzanne va être là *pareil*.

**RC** – Vous ne vous sentiriez pas abandonné parce que vous n’êtes plus chez vous ?

**RB** – Non.

**SL** – Mais, pas à l’hôpital

**RB** – Non, pas à l’hôpital.

**RC** – Vous ne voudriez pas mourir à l’hôpital ?

**RB** – Je ne voudrais pas aller à l’hôpital.

**RC** – Pourquoi ?

**RB** – Même pas y aller.

**RC** – Même pas y aller ?

**RB** – C’est sûr que s’il arrive quelque chose de majeur et qu’elle ne pouvait rien faire, je vais l’accepter. Mais c’est bien difficile d’accepter la limite.

**RC** – Pourquoi ?

**RB** – Parce que je sais que je vais mourir. Si c’est rien que pour me donner de la médication pour essayer de me maintenir ou bien toutes ces choses-là, je n’ai pas le goût de ça.

**RC** – Vous ne voulez pas être prolongé.

**SL** – Puis, quand il va à l’hôpital, il est en isolation parce qu’il a eu des antibiotiques. Il serait comme un prisonnier. La dernière fois, il y a quinze jours, quand il a baissé, il a dit : « Si je vais à l’hôpital, je meurs. »

**RC** – Si, à l’hôpital, on ne vous donnait rien pour prolonger votre vie, puis si on soulageait vos symptômes pour que vous soyez confortable et si Suzanne avait sa place...

**RB** – Si Suzanne avait sa place ?

**RC** – Si Suzanne avait sa place.

**RB** – Oui, si Suzanne avait sa place.

**RC** – C’est plus acceptable ?

**RB** – Oui, définitivement.

**RC** – Vous êtes très ensemble.

**SL** – On est ensemble, mais comme deux êtres qui marchent l’un à côté de l’autre. On est des personnalités assez différentes, des caractères assez différents. Dans mon couple, tu vois deux personnes, tu ne vois pas rien qu’une personne.

**RB** – Moi, j’ai toujours tenu à ce que Suzanne ait son autonomie et moi la mienne. Je pense que quand on aime une personne, c’est ça. Moi, je l’ai aimée assez pour la voir grandir à côté de moi, parce que Suzanne, elle a grandi.

**RC** – C’est bon de pouvoir dire ça.

**RB** – On s’aime tous les deux. Ce n’est pas la passion de 15 ans et de 19 ans. Aujourd’hui, tu admires l’autre, tu fais des petites choses, pas toutes

les choses qu'on faisait à 20 ans. Puis, on est bien. Quand l'autre part deux, trois jours, tu t'ennuies, Juste sa présence à côté...

**RC** – C'est ça aimer?

**RB** – Oui.

**RC** – Auriez-vous d'autres choses spontanément qui vous viendraient, que vous pourriez ajouter?

**RB** – Non

**RC** – On a fait un beau tour.

**RC** – Je veux vous remercier beaucoup d'avoir accepté de témoigner. Je trouve ça très riche. Il y a beaucoup, beaucoup à méditer sur vos paroles. Merci beaucoup.

**RB** – Merci à vous d'avoir écouté.